

Le cinéma suisse pointe le nez

Denyse Therrien

Volume 16, Number 1, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/842ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Therrien, D. (1997). Le cinéma suisse pointe le nez. *Ciné-Bulles*, 16(1), 4–9.



Pascal Magnin, Jean-Louis Porchet, Isabelle Blanc et Ivo Kummer (Photo: Panagiotis Pantazidis)

Le cinéma suisse pointe le nez

par Denyse Therrien

Les quizièmes Rendez-vous du cinéma québécois proposaient une vitrine sur le cinéma suisse. Les spectateurs ont pu voir des courts et des longs métrages, documentaires ou de fiction, en présence de quelques «petits-enfants» spirituels d'Alain Tanner, dont le dernier film, **les Hommes du port**, était également au programme. Après avoir vu l'ensemble de la programmation, j'ai rencontré Isabelle Blanc, Pascal Magnin, Jean-Louis Porchet, et Ivo Kummer.

Isabelle Blanc, la cadette, est réalisatrice et nous présentait **Entre frère et sœur**, un court métrage sur les relations de pouvoir et l'amour fraternel, qui lui a valu le 1^{er} prix dans le cadre de la section suisse au 49^e Festival international du film de Locarno en 1996. Pascal Magnin, qui a réalisé plusieurs courts métrages et a également travaillé auprès de réalisa-

teurs chevronnés dont Alain Tanner, est venu mettre un peu de joie de vivre dans une programmation suisse plutôt sombre. **Reines d'un jour** est une chorégraphie qui reprend une vieille légende suisse. Tourné en extérieurs, dans la montagne, il mêle l'énergie et la force brute de la danse moderne à la joie et à la naïveté du folklore. Autour de la table, il y avait aussi Ivo Kummer, le directeur des Journées cinématographiques de Soleure, une manifestation semblable à celle des Rendez-vous du cinéma québécois. Quant à Jean-Louis Porchet, il a travaillé comme ingénieur du son puis comme régisseur à plusieurs longs métrages avant de créer, en 1984, la société CAB Productions, à Lausanne.

Ciné-Bulles: Comment définiriez-vous le cinéma suisse actuel?

Pascal Magnin: J'ai l'impression qu'une nouvelle génération pointe son nez même si aucun long métrage n'en témoigne. Mais passablement de jeunes — en tout cas dans la région romande — en sont à leur deuxième, troisième ou quatrième courts métrages. C'est un peu trop d'ailleurs. Ils vont sans doute passer au long métrage avec un désir neuf par rapport à nos pères et grands-pères spirituels.

Ciné-Bulles: Les pères se nomment Godard, Tanner...?

Pascal Magnin: Tanner surtout. Mais ce n'est pas une question de génération au sens strict du terme. Je crois que les gens qui ont entre 25 et 30 ans aujourd'hui sont décomplexés face à beaucoup de choses.

Isabelle Blanc: On a l'impression qu'entre la génération de Tanner et celle d'aujourd'hui il y a eu un creux de vague. Maintenant, il y a plus d'émulation et plus de choses qui se font.

Ciné-Bulles: *Qu'est-ce qui amène cette nouvelle poussée?*

Pascal Magnin: Plusieurs écoles ont ouvert leurs portes au cours des dix dernières années. Elles ont formé des réalisateurs et des techniciens. Pas mal de gens qui étaient partis sont revenus. Le climat actuel y est aussi pour quelque chose. La Suisse traverse — comme tous les pays occidentaux, particulièrement en Europe, — une crise d'identité et une crise économique; c'est stimulant pour la création. Avant, nous étions peut-être légèrement sclérosés dans le confort.

Ivo Kummer: Nous traversons également une crise du sujet. Le formalisme primait.

Jean-Louis Porchet: Nous avons formé des scénaristes mais pas des auteurs; c'étaient des médecins! Ils ont causé un tort terrible au cinéma suisse parce qu'ils étaient incapables de développer une idée. On leur donnait une thématique et des recettes: à partir de la troisième minute, il faut qu'il se passe ceci ou cela, etc.

Pascal Magnin: Pendant les années 80, tout le monde essayait de trouver des remèdes. Mais les choses se passent ou ne se passent pas. Il n'y a pas de hasard. Aujourd'hui, plein de gens ont été à Bruxelles, à Berlin, à Londres, etc. Depuis ces dernières années, Paris-Genève peut se faire en moins de quatre heures en TGV. Ce sont de petites choses qui font la différence. Aussi, du fait de la crise économique, nous développons un propos plus universel, moins nombriliste. La crise économique a touché la Suisse comme tous les autres pays. Et tout d'un coup, le chômage, la pauvreté, etc., sortent au grand jour. Des drames éclatent et les gens réagissent.

Pascal Magnin: Le film de Frédéric Gonseth, **la Montagne muette**, par exemple, atteint l'identité suisse de plein fouet. Ces dix dernières années, il y a eu de nombreux scandales, de la corruption, du côté des policiers comme dans la classe politique.



Entre frère et sœur
d'Isabelle Blanc
(Photo: Jérôme Bétant)

Isabelle Blanc: Il y a aussi le problème de l'immigration.

Jean-Louis Porchet: N'oublions pas que la Suisse est au centre de l'Europe; il était donc plus facile pour nous d'écrire des *europuddings*. C'était un moyen de production plus efficace. Pour produire un long métrage d'un auteur suisse, je dois coproduire au moins trois films étrangers.

Ivo Kummer: Je ne connais pas très bien la situation de la Suisse romande, mais en Suisse alémanique les auteurs sont aussi les producteurs de leurs films. Il n'y a pas de tradition de collaboration avec une maison de production. C'est du cinéma-copain mais les mentalités commencent à changer.

Jean-Louis Porchet: Ils n'ont pas le choix parce qu'ils sont obligés d'opter pour la formule de la coproduction. Un auteur est incapable de produire et de réaliser son film tout en s'occupant de deux films en coproduction; il n'y arrive tout simplement pas.

Ciné-Bulles: Au générique de nos films se trouve toujours une longue liste d'organismes privés ou d'État qui participent à la production.

Jean-Louis Porchet: En Suisse, il n'y a qu'une télévision par région et c'est elle qui détient le pouvoir. Si la télévision n'est pas dans le coup, impossible de faire un film.

Pascal Magnin: Nous avons également des offices nationaux, municipaux, cantonaux, des fondations privées; c'est un cinéma essentiellement subventionné. Du côté des banques suisses, elles investissent à Hollywood dans des films qui vont rapporter de l'argent; elles sont incapables de mettre un franc sur un film suisse!

Ciné-Bulles: Comment composez-vous avec la censure que la télévision, votre principal commanditaire, ne doit pas manquer de vous imposer?

Pascal Magnin: Plusieurs types de projets les intéressent. Les films pour les heures de grande écoute doivent, c'est évident, intéresser le public cible de 20 h 30. Et là, certainement, ils peuvent faire des pressions sur les scénaristes. Avec les films diffusés très tard le soir, les diffuseurs font preuve de plus de souplesse; les contraintes sont quasiment inexistantes.

Jean-Louis Porchet: La télévision est obligée, par une loi, d'aider le cinéma suisse. Elle en est, maintenant, le moteur numéro un. Inutile de se présenter à l'Office fédéral de la culture si nous n'avons pas obtenu un accord de participation d'une télévision. Actuellement, il faut reconnaître que les télédiffuseurs jouent le jeu. Sur un long métrage, par exemple, elle donne un demi-million de francs suisses.

Ciné-Bulles: Comment assurez-vous la distribution de vos films?

Reines d'un jour
de Pascal Magnin



Pascal Magnin: La situation de la distribution est devenue plus difficile avec l'arrivée de la crise économique; l'économie du pays est essentiellement soutenue par la Suisse alémanique. La Suisse romande peut se sentir le parent pauvre. Par exemple, au moment du vote pour l'adhésion à l'Union européenne, un schisme s'est produit: alors que la Suisse romande et la Suisse italienne votaient pour, la Suisse alémanique se prononçait contre.

Ivo Kummer: Malheureusement, toutes les chaînes de cinéma sont occupées par les films américains et il est très difficile de sortir un film suisse en Suisse. Avant, une loi nous protégeait mais, depuis janvier 1994, la loi est soumise aux diktats du GATT de façon à ouvrir le marché international. Nous avons maintenant une des lois les moins contraignantes des pays européens...

Ciné-Bulles: Avec une si petite population, est-ce qu'il est possible qu'un film suisse puisse faire ses frais?

Jean-Louis Porchet: C'est parfois possible mais nous recevons près de 60 p. 100 d'aide de l'État, sans compter le Fonds Eurimages.

Ivo Kummer: Le cinéma suisse, ce n'est pas seulement une question de commerce ou de marché; il s'agit de culture, ce qui est très important pour la Suisse. Il faut bien dire que le cinéma est le produit culturel suisse le plus important pour l'exportation à l'étranger et c'est un secteur créateur d'emplois.

Jean-Louis Porchet: Les politiciens ne semblent pas comprendre cela.

Isabelle Blanc: La politique culturelle est plutôt faible. Quand on songe au niveau de vie en Suisse en comparaison avec les fonds investis par l'État dans la culture, ce n'est rien.

Pascal Magnin: Pour démontrer plus d'optimisme, on remarque présentement en Europe un courant qui me semble assez intéressant. Nous assistons à un regain d'intérêt des spectateurs pour des films qui traitent de questions sociales. Ce sont des films à petits budgets — surtout des téléfilms — qui tiennent l'affiche très longtemps et rallient à la fois le public et la critique. Ce type de films correspond beaucoup plus à nos moyens de production qui demeurent artisanaux en Suisse.

Nous retrouvons sensiblement le même contexte qu'à la fin des années 60 qui a permis la naissance du «Groupe des Cinq» avec, entre autres, Alain Tanner, Michel Soutter et Claude Goretta. Cette Nouvelle Vague suisse était synchrone avec les moyens dont nous disposions à l'époque. Aujourd'hui, les gens vont peut-être au cinéma pour rêver mais ils y vont aussi pour s'y reconnaître. En réussissant à mettre un peu d'humour, d'enthousiasme et d'humanisme dans nos films, je crois qu'il est possible de les attirer.



Reines d'un jour
de Pascal Magnin

Ciné-Bulles: *Les sujets des films suisses semblent assez sérieux, voire dramatiques, à la lumière de ceux présentés ici¹, en faisant exception de celui de Pascal Magnin, **Reines d'un jour**.*

Isabelle Blanc: Dans les courts métrages de la jeune génération, un certain nombre de choses plutôt comiques, plutôt drôles, commencent à se manifester.

Ciné-Bulles: *Aux Journées cinématographiques de Soleure, décelez-vous des tendances communes chez les jeunes cinéastes ou bien y a-t-il des démarcations très nettes entre ce qui se fait en Suisse, en France, en Belgique, en Espagne ou ailleurs?*

Ivo Kummer: Dans le cinéma suisse, les sujets sont assez lourds alors que les cinéastes d'autres pays tentent de faire des comédies, des films plus légers. C'est parfois très difficile de comprendre l'humour des différents pays. De notre côté, nous nous démarquons beaucoup par les documentaires; ils sont souvent très beaux, surtout dans la Suisse alémanique. C'est une tradition, et ils recueillent souvent un très grand succès en salles.

Ciné-Bulles: *Où distribuez-vous les courts métrages?*

Isabelle Blanc: À Lausanne, il n'y a qu'une salle qui, depuis quelques mois, est devenue une salle de répertoire. On y présente des documentaires et des courts métrages. Autrement, à moins que le court métrage ne soit produit par le même producteur que le long métrage à l'affiche et qu'il ne décide de faire un programme commun, il n'y a rien à attendre, à cause de la longueur des films par rapport à celle des séances.

Pascal Magnin: Certaines choses sont à l'étude. Le Centre suisse du cinéma, qui doit promouvoir la production nationale, va se séparer et s'occuper principalement des longs métrages. On va peut-être créer une agence du court métrage. À Clermont-Ferrand, au Festival du court métrage, beaucoup de gens croient que l'on pourrait présenter, dans les salles, des programmes de courts métrages d'une durée de 90 minutes environ.

Ciné-Bulles: *Quelle est la réception des Suisses face à leur cinéma?*

Ivo Kummer: La Suisse n'est pas un pays attaché à la culture. L'art n'apparaît pas essentiel parce qu'il est presque impossible d'en faire le commerce.

Isabelle Blanc: Le cinéma suisse a la réputation d'être ennuyeux.

Jean-Louis Porchet: La Suisse étant un petit pays, nous sommes tous «amis». Quand les journalistes vont voir un film suisse, ils disent qu'il est génial. Ils ne critiquent jamais vraiment un film suisse. Alors, le public qui va voir ces films en sort très déçu. Les journalistes ont sûrement de bonnes intentions, mais le résultat est désastreux.

Pascal Magnin: À une certaine époque, c'était aussi un cinéma nombriliste, chiant, qui imposait toujours au spectateur sa manière de voir, la plus rigide possible. J'ai l'impression qu'aujourd'hui plusieurs cinéastes tentent de faire un pas pour aller dans la direction du spectateur. Quand un spectateur a payé 15 francs pour une séance de cinéma, ce n'est pas pour s'emmerder pendant deux heures. Ce n'est pas qu'il faille faire du commerce ou des films séduisants. C'est simplement une question de respect.

Il y a des films qui parlent des petites choses, de la vie de tous les jours, et qui sont passionnants. C'est fait avec un tel élan de vie que les gens vont les voir simplement parce qu'ils s'y reconnaissent. Moi, je sors de là avec une pulsion de vie extraordinaire. Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas essayer de faire des choses plus généreuses.

Au cours des années, les cinéastes suisses ont fait beaucoup de films comme les Français, les Italiens et les Allemands. La situation a beaucoup changé; personnellement, je n'ai plus de complexe, moi, d'être Suisse. Je me sens Européen. Je suis très à l'aise au Québec comme un peu partout dans le monde et je n'ai pas l'impression de faire forcément des films «suisses». Je n'ai pas non plus envie de faire «comme». J'ai envie de faire ce que j'ai envie de faire et dire ce qui me tient à cœur: chez moi ou ailleurs. J'ai vu beaucoup de films suisses dans les années 80 qui étaient des sous-films français. Tout le monde voulait leur ressembler mais personne n'avait leurs moyens, leurs comédiens, ni leurs problèmes!

Jean-Louis Porchet: Même si nous ne faisons pas partie de l'Union européenne, les Suisses se sentent aussi Européens, sinon plus, que les autres Européens. Nous tentons de faire du cinéma, tout simplement.

Mais le cinéma, c'est aussi un phénomène urbain. Or, il n'y a pas véritablement de villes en Suisse; il

y a Zurich, Berne et Bâle, à la rigueur. On considère Genève comme une «ville internationale», mais ce n'est pas une ville au sens propre du terme. En Suisse, nous avons toujours cette mentalité de paysan.

Ciné-Bulles: *Est-ce que les autorités politiques affichent une certaine volonté de faire connaître le cinéma suisse à l'étranger.*

Isabelle Blanc: Cette volonté politique n'existe pas.

Pascal Magnin: Ce n'est pas facile de débarquer à Paris, par exemple, avec un film suisse, et obtenir une couverture médiatique intéressante. Même phénomène avec un livre ou un disque suisse; les Français souffrent beaucoup d'ethnocentrisme... Toutefois, je conserve l'espoir que la qualité d'un film peut faire la différence. Prenons l'exemple du film belge **C'est arrivé près de chez vous** de Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoît Poelvoorde qui reprend un fait divers où un jeune homme tue, avec violence et délectation, ses voisins, des gens âgés, etc. Sur le plan strictement économique, ce film aurait dû demeurer confidentiel mais il a pourtant rencontré un public.

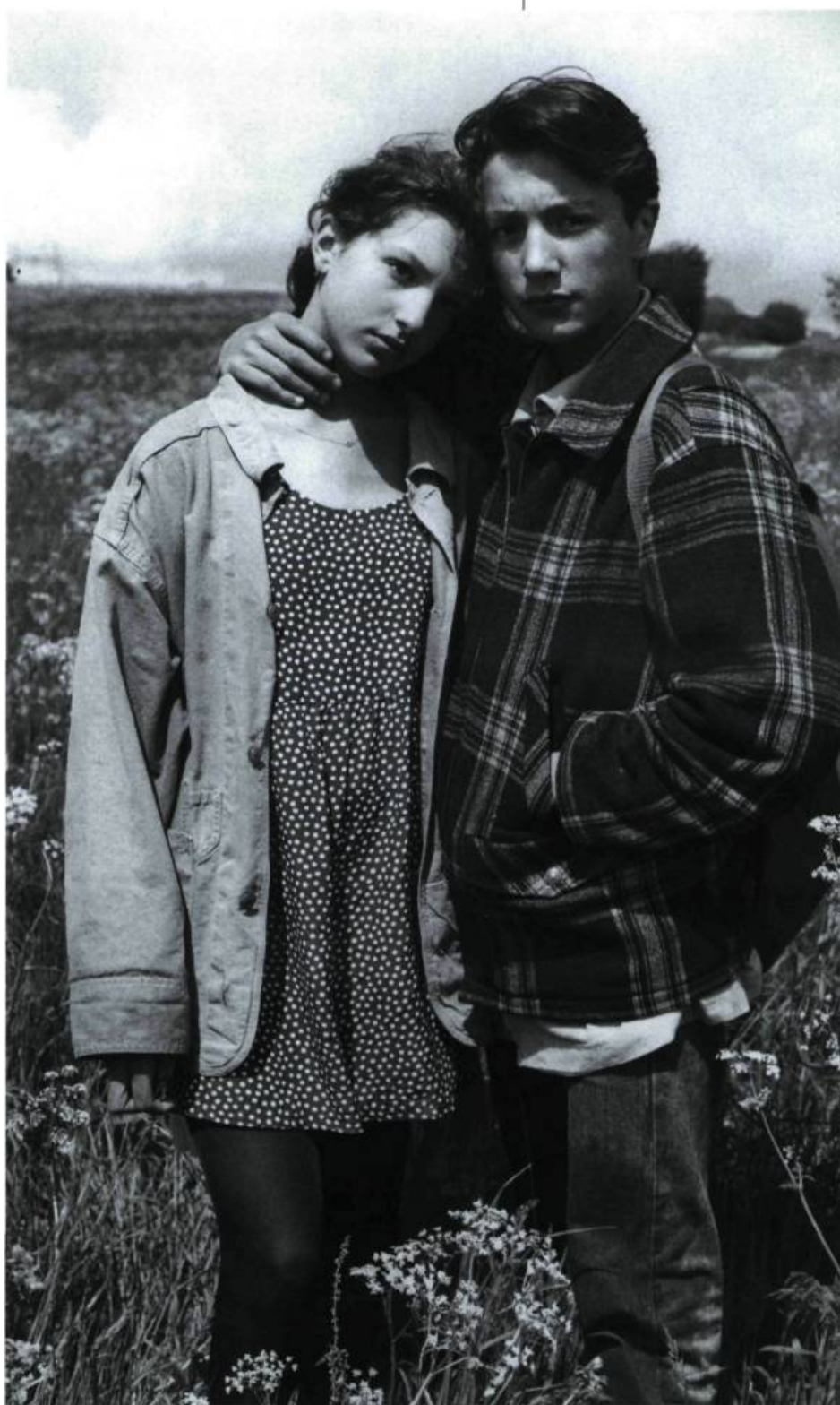
Ciné-Bulles: *Peut-être, mais sur le plan de l'esthétique, par exemple, C'est arrivé près de chez vous ne possède pas, à mon avis, de plus grandes qualités esthétiques que les Agneaux, un film dur de Marcel Schüpbach, qui met en scène un homme qui refuse la faiblesse, qui croit qu'il faut s'aguerrir et toujours se battre jusqu'au bout pour vivre.*

Pascal Magnin: La qualité, elle, réside dans le scénario, dans l'énergie.

Jean-Louis Porchet: **Les Agneaux** est réalisé par un fils spirituel de Tanner. Il aurait fallu que ce soit fait par un petit-fils de Tanner! En Suisse, actuellement, il nous manque un film moteur qui nous donnerait confiance en soi.

Isabelle Blanc: Je souhaite que ce film puisse se faire et que nous puissions assister à une véritable renaissance du cinéma suisse. ■

1. **Entre frère et sœur** (Isabelle Blanc), **la Montagne muette** (Frédéric Gonseth), **les Agneaux** (Marcel Schüpbach), **les Hommes du port** (Alain Tanner), **Requiem** (Walter Marti et Reni Mertens), **Soir de fête** (Hélène Fauchère), **Une Saison au paradis** (Richard Dindo), **7 Fugitifs** (Pierre Maillard).



Les Agneaux de Marcel Schüpbach